

se traînait jusqu'au jardin, y faisait quelques pas et s'asseyait ensuite sous un berceau de roses où la bonne chaleur du soleil béatifiât ses membres et en calmait les souffrances. C'était là un miracle opéré par la science de son vieux ami le docteur Delloye, et plus encore par les soins de toute nature et de tous les instants dont l'entouraient sa femme et ses enfants. Dieu avait béni leurs efforts en rendant la raison à ce bon père et en adoucissant les souffrances de son corps de manière à les rendre tolérables.

Quelque merveilleux que fussent les changements survenus chez le paralytique, ils l'étaient moins que ceux que l'on remarquait dans les manières et dans les traits d'Émile. Il avait perdu tout ce que, deux ans auparavant, sa physionomie présentait encore d'enfantin pour prendre un caractère mâle et sérieux; on oubliait son extrême jeunesse et on le traitait tout-à-fait comme un homme mûr. L'habitude lui avait rendu familière et presque agréable la profession qu'il avait abordée d'abord avec une si vive répugnance et par une sublime abnégation de lui-même. Les moindres détails lui en étaient connus; enfin les nombreuses personnes avec lesquelles il se trouvait en rapport d'affaires ne pouvaient assez louer la probité loyale et l'urbanité de ses rapports. Aussi les plus défiants n'usaient-ils point à son égard de ces précautions dont trop souvent on fait usage dans le commerce, et qui, tout admises qu'elles soient, au fond n'en présentent pas moins quelque chose d'humiliant. Voulaient-ils acheter quelque partie de marchandise; ils s'en rapportaient à Émile pour le choix de la qualité, pour le prix et pour l'exactitude de la fourniture, bien assurés qu'ils n'obtiendraient pas mieux en prenant eux-mêmes ces soins. Aussi, la clientèle de la tannerie s'était-elle doublée et avait-il fallu non-seulement accroître considérablement le nombre des ouvriers, mais encore donner plus d'étendue aux ateliers et acquérir pour cela deux maisons voisines.

Ce surcroît de besogne et de surveillance ne l'avait point fait reculer, et quoiqu'elle ne lui laissât plus, pour ainsi dire, un moment de loisir et de repos dans la journée, il ne s'en montrait pas moins gai, dispos et à son affaire, malgré le mouvement perpétuel qui se faisait autour de lui et dont il était le centre. Tantôt c'étaient les bouchers de la ville qui venaient lui apporter les dépouilles de leurs bœufs, dépouilles qu'il fallait visiter, estimer et payer; tantôt et parfois en même temps, c'étaient des chalands qu'il fallait servir; enfin c'étaient des

une médiocre intelligence n'aurait point suffi à tant de détails, malgré l'aide qu'Émile trouvait dans sa famille. Car il avait fait de sa sœur aînée, Julie, sa caissière, et la jeune fille s'était mise promptement au fait des fonctions importantes que lui confiait son frère. Quant aux écritures, c'était Blanche, la cadette, qu'il en avait chargée, et qui se sentait toute fière des éloges que donnait son frère à l'ordre, à la bonne tenue et à la propreté des registres. Personne n'aurait pu voir froidement cette intéressante famille réunir ainsi ses efforts et féconder par le travail la petite fortune dont elle se trouvait en possession. Aussi chacun leur venait en aide et un chaland en amenait un autre, car on était toujours sûr de trouver dans le magasin de la maison Dorvilliers de bonnes marchandises et une mine avenante.

Le jour dont je vous parle et où nous reprenons notre récit, avait été un jour de vente considérable. Si Blanche et Julie ne se trouvaient plus dans le bureau à écrire, c'est que cinq heures de l'après-midi étaient sonnées, que tous les acheteurs venus de la campagne étaient repartis pour leur village, que les écritures étaient terminées et le livre de caisse arrêté et clos. Les travaux d'aiguille pouvaient donc en toute sûreté succéder à la tenue des registres et les chants aux calculs d'arithmétique. Il ne restait plus qu'à passer le temps le plus gaiement possible jusqu'à l'heure du souper; souper qui promettait d'être bon. Car chaque samedi le docteur Delloye venait s'asseoir à la table de famille, et madame Dorvilliers joignait son talent culinaire et ses soins au talent et aux soins de la vieille Barbe pour préparer un repas digne du bon médecin, qu'elle savait un peu gourment.

Elle préparait donc dans une casserole éclatante de propreté tous les ingrédients nécessaires pour la confection d'un gâteau, merveille de goût et de délicatesse, quand Émile entra dans la cuisine.

—Mère, lui dit-il, je ne mangerai point de ce bon gâteau, ce soir.

—Ce sera donc la première fois, cher gourmand, lui répondit en riant la bonne dame: car d'ordinaire tu ne montres point ce dédain-là pour mes bonnes friandises. Tu soupes donc chez quelqu'un de tes amis?

—Non ma mère; mais une lettre que je reçois m'apprend qu'une excellente affaire se présente pour nous à Dunkerque et je compte partir, ce soir même, dans une heure.

Madame Dorvilliers soupira.

—Ne serait-ce point plutôt pour rendre quelque service à Georges Valentin...?

Une larme mouilla les yeux

d'Émile.

—Ne prononce plus ce nom-là devant moi, mère; tu sais bien que l'ingrat ne m'a point donné de ses nouvelles depuis deux ans! Tu sais bien qu'il m'a oublié, moi, son meilleur et peut-être son seul ami! Tu sais bien que mes dernières lettres sont restées sans réponse. Non, ma mère, si je pars c'est pour une affaire commerciale, rien de plus.

—Et tu sais bien, Émile, répliqua madame Dorvilliers en prenant la main de son fils, tu sais bien, mon enfant, que, n'importe pour quels motifs tu partirais, il ne me viendrait pas dans la pensée d'y trouver à redire. Ne sais-je pas bien que tout ce que tu fais ne mérite que mon approbation et ma tendresse? Oh! si je pouvais te dire, Émile, combien je suis heureuse et fière d'être la mère d'un pareils fils! Chaque jour à chaque instant je bénis Dieu du bonheur dont il m'a comblée.

Et la bonne dame levait au ciel ses yeux humides de larmes, et sa voix émue pouvait à peine articuler les paroles qu'elle disait.

—Mais allons, interrompit-elle en essuyant ses yeux, allons, il faut s'occuper des préparatifs de ton départ; le temps presse, car la diligence se met en route à sept heures et il en est cinq et demie. D'abord, je ne vois pas pourquoi tu ne souperais point avec nous; il te faut manger avant de monter en voiture; nous avancerons notre repas d'une heure, voilà tout. Je fais faire prévenir le docteur qui ne sera point fâché de t'embrasser avant de se séparer de toi pour quelques jours. Allons, Barbe, allons, ma fille, un peu d'activité; il s'agit de nous faire souper dans une demi-heure. Écoute-moi, Blanche; va prendre dans l'armoire de ton frère tout le linge qui peut lui être nécessaire pendant un voyage de huit jours. Dis à Jacques de descendre la malle, et toi, Joséphine, allons, alerte, appelle Antoine. Qu'il aille chercher à la chambre de ton frère, ses habits, ses bottes, son manteau, tout ce qu'il lui faut emporter.

Aussitôt les jeunes filles se levèrent, et en un clin d'œil la malle se trouva dans la cuisine, pleine de linge, d'habits, de chaussures et de tout ce qu'il fallait pour le voyageur. Cela s'était fait sans bruit, sans désordre, avec une harmonie parfaite, sans que l'empressement de l'un se heurtât contre l'empressement de l'autre et amenât le moindre encombre. Chacun avait tellement le désir de bien faire, chacun cherchait de si bonne foi et avec un désir si vif à complaire au jeune négociant que, dès qu'il s'agissait de le servir, un accord tacite s'établissait aussitôt parmi toutes les personnes qui l'entouraient, et des-